

Tu as bien raison.

En effet, mon cher Adimante, celui dont la pensée est réellement occupée de la contemplation de l'être, n'a pas le loisir d'abaisser ses regards sur la conduite des hommes, de leur faire la guerre et de se remplir contre eux de haine et d'aigreur ; mais, la vue sans cesse fixée sur des objets qui gardent entre eux le même arrangement et les mêmes rapports, et qui, sans jamais se nuire les uns aux autres, sont tous sous la loi de l'ordre et de la raison, il s'applique à imiter et à exprimer en lui-même, autant qu'il lui est possible, leur belle harmonie. Car comment s'approcher sans cesse d'un objet avec amour et admiration, sans s'efforcer de lui ressembler ?

Cela ne peut être.

Ainsi le philosophe, par le commerce qu'il a avec ce qui est divin et sous la loi de l'ordre, devient lui-même soumis à l'ordre et divin, autant que le comporte l'humanité: car il y a toujours beaucoup à reprendre dans l'homme.

Assurément.

Et maintenant, si quelque motif puissant l'obligeait à entreprendre de faire passer l'ordre qu'il contemple là-haut, dans les mœurs publiques et privées de ses semblables, au lieu de se borner à former son caractère personnel, crois-tu que ce fût un mauvais maître pour la tempérance, la justice et les autres vertus civiles?

Non certes.

Mais si le peuple parvient à sentir une fois la vérité de ce que nous disons sur les philosophes. persistera-t-il à leur en vouloir, et refusera-t-il de croire avec nous qu'un État ne sera

heureux qu'autant que le dessin en aura été tracé par ces artistes qui travaillent sur un modèle divin ?

Sans doute, s'il parvient à sentir cela, il ne se fâchera pas. Mais ce dessin dont tu parles, de quelle manière le traceront les philosophes ?

Ils regarderont l'État et l'âme de chaque citoyen comme une toile qu'il faut commencer par rendre nette ; ce qui n'est point aisé. Car tu penses bien qu'ils auront d'abord cela de fort différent de la pratique ordinaire, qu'ils ne voudront s'occuper d'un État ou d'un individu pour lui tracer des lois, que lorsqu'ils l'auront reçu pur et net, ou qu'ils l'auront eux-mêmes rendu tel.

Et ils auront raison.

Cela fait, ne faudra-t-il pas tracer la forme du gouvernement ?

Eh bien ?

Quand ils en viendront à l'œuvre, ils auront, je pense, à jeter souvent les yeux sur deux choses alternativement, l'essence de la justice, de la beauté, de la tempérance et des autres vertus, et ce que l'humanité comporte de cet idéal, et ils formeront ainsi par le mélange et la combinaison, et à l'aide d'institutions convenables, l'homme véritable, sur ce modèle qu'Homère^[7] lorsqu'il le rencontre dans des personnages humains, appelle divin et semblable aux dieux.

À merveille.

Il leur faudra, je pense, souvent effacer, et revenir sur certains traits jusqu'à ce qu'ils aient rapproché le plus qu'il est possible l'âme humaine de ce degré de perfection qui la rend agréable aux dieux.

Un pareil dessin ne peut manquer d'être fort beau.

Eh bien, ai-je enfin persuadé à ceux que tu représentais tantôt^[8] comme prêts à fondre sur nous de toute leur force, que l'homme capable de dessiner ainsi le plan d'un État, est ce même philosophe que je me permettais de leur recommander, et auquel ils trouvaient mauvais que nous donnassions les Etats à gouverner ? Peuvent-ils à présent entendre dire la même chose avec plus de sang-froid ?

Certainement, s'ils sont raisonnables.

Que pourraient-ils encore nous objecter ? Que les philosophes ne sont pas épris de l'être et de la vérité ?

Cela serait absurde.

Que le naturel du philosophe, tel que nous l'avons décrit, n'approche pas de ce qu'il y a de meilleur au monde ?

Impossible.

Ou qu'un semblable naturel, cultivé par une éducation convenable, n'est pas plus propre que tout autre à devenir au plus haut degré vertueux et sage ? Accorderont-ils plutôt cet avantage à ceux que nous avons exclus du nombre des philosophes ?

Non.

Et quand ils nous entendront dire qu'il n'est point de remède aux maux publics et particuliers, et que la forme de gouvernement dont nous faisons la fiction, ne se réalisera jamais, si la philosophie ne possède toute autorité dans l'État, s'effaroucheront-ils encore de nos paroles ?

Un peu moins, j'espère.

Allons, veux-tu que nous n'en restions pas sur cet un peu moins et que nous les déclarions tout-à-fait radoucis et persuadés, quand la honte seule les obligerait d'en convenir.

Je le veux bien.

Tenons-les donc pour persuadés à cet égard. A présent, pourrait-on contester que des enfants de rois ou de chefs de gouvernement puissent naître avec des dispositions pour la philosophie ?

Non, personne.

Et voudrait-on dire que, lors même qu'ils naîtraient avec de pareilles dispositions, c'est une nécessité qu'ils se pervertissent ? Nous aussi, nous convenons qu'il leur est difficile de se préserver ; mais que, dans toute la suite des temps, pas un seul ne se sauve, c'est ce que personne n'oserait dire.

Assurément, non.

Or, il suffit qu'il s'en sauve un seul, et que celui-là trouve ses concitoyens disposés à lui obéir, pour exécuter tout ce qui passe aujourd'hui pour impossible.

Un seul suffit.

Et s'il arrive que le chef d'un État établisse les lois et les institutions dont nous avons parlé, il n'est pas impossible que les citoyens consentent à s'y soumettre.

Non sans doute.

Mais est-ce une chose étrange et qui répugne, que le projet que nous avons conçu vienne un jour à la pensée de quelque autre ?

Je ne le crois pas.

Nous avons, ce me semble, assez bien démontré que, s'il est possible à exécuter, rien n'est plus avantageux.

Oui.

Concluons donc que si notre plan de législation vient à s'exécuter, il est excellent; et que si l'exécution en est difficile, du moins n'est-elle pas impossible.

Cette conclusion est juste.

Puisque nous voilà, non sans peine, arrivés à ce résultat, voyons ce qui suit, c'est-à-dire de quelle manière, à l'aide de quelles sciences et de quels exercices, se formeront les hommes capables de maintenir la constitution de l'État, et à quel âge ils devront s'y appliquer.

Voyons.

Mon adresse ne m'a servi de rien, quand j'ai voulu précédemment passer sous silence l'affaire épineuse du mariage, de la procréation des enfants et du choix des magistrats, sachant combien ici la vérité était délicate à exposer et d'une exécution difficile ; car maintenant je ne suis pas moins dans la nécessité d'en parler. Il est vrai que j'ai traité ce qui regarde les femmes et les enfants, mais pour les magistrats, nous avons à y revenir comme au début de la question. Nous avons dit, s'il t'en souvient^[9], que dans l'épreuve du plaisir et de la douleur, ils devaient montrer leur amour pour la patrie, et ne jamais s'écarter de ce principe ni dans les travaux ni dans les dangers ni dans aucun changement de position; qu'il fallait rejeter celui qui aurait succombé à cette épreuve, choisir pour magistrat celui qui en serait sorti aussi pur que l'or qui a passé par le feu, et le combler de

distinctions et d'honneurs pendant sa vie et après sa mort. Voilà ce que j'ai dit, tout en biaisant et en enveloppant mes termes, dans la crainte de provoquer la discussion en présence de laquelle nous nous trouvons maintenant.

C'est vrai : je m'en souviens.

Je n'osais guère alors, mon cher ami, articuler ce qui est dit à présent. Mais le parti en est pris, et je déclare que les meilleurs gardiens de l'État doivent être autant de philosophes.

Soit.

Remarque, je te prie, combien probablement le nombre en sera petit ; car il arrive rarement que les qualités qui doivent, selon nous, entrer dans le caractère du philosophe, se trouvent rassemblées dans le même homme ; ordinairement, ce caractère est comme dispersé entre plusieurs individus.

Comment l'entends-tu ?

Tu n'ignores pas que les hommes doués d'une conception prompte, d'une mémoire heureuse, d'une imagination vive, d'un esprit pénétrant, et des autres qualités analogues, ne sont pas ordinairement capables de joindre à la chaleur des sentiments et à l'élévation des idées, l'ordre, le calme et la constance, mais qu'ils se laissent aller où la vivacité les emporte, et ne présentent rien de stable.

J'en conviens.

Au contraire, ces natures fermes et solides, sur lesquelles on peut compter, et qui à la guerre en présence du danger s'émeuvent à peine, trouvent dans ces qualités mêmes peu de dispositions pour les sciences: leur intelligence n'a nulle vivacité et semble comme engourdie : ils bâillent et

s'endorment dès qu'ils veulent s'appliquer à quelque étude sérieuse.

J'en conviens encore.

Nous avons dit cependant que nos magistrats devaient avoir les qualités et des uns et des autres; que sans cela il ne fallait ni prendre tant de soins pour leur éducation, ni les élever aux honneurs et aux premières dignités.

Et nous avons eu raison.

Tu conçois donc combien de pareils cas seront rares.

Oui.

Disons maintenant ce que nous avons omis tantôt, qu'outre l'épreuve des travaux, des dangers et des plaisirs par laquelle on les fera passer, il faut les exercer dans un grand nombre de sciences, afin de voir si leur esprit est capable de soutenir les plus profondes études, ou s'ils se lassent et s'arrêtent comme ceux dont le courage s'abat dans d'autres exercices.

Oui, il faut les soumettre à cette nouvelle épreuve: mais quelles sont ces profondes études dont tu parles?

Tu te souviens sans doute qu'après avoir distingué trois parties dans l'âme, nous nous sommes servis^[10] de cette distinction pour expliquer la nature de la justice, de la tempérance, du courage et de la prudence.

Si je ne m'en souvenais pas, je ne mériterais pas d'entendre ce qui te reste à dire.

Te rappelles-tu aussi ce que nous avons dit auparavant ?

Quoi ?